

*Flamme qui danse et qui bascule...*

*Version abrégée : 2500 mots.*



*Un texte, et toujours deux lectures : la première, pour le commun des mortels.  
La seconde, pour mieux faire marche arrière.*

*Avant...* Je dansais dans les ombres, comme parée de nuances. Je m'offrais à la nuit, qui s'embrase au couchant. La route était silence, et, si faussement assoupie, qu'une simple note de musique lui était comme un rire.

*Maintenant...* Je cours, je fuis, à en perdre haleine. Qu'importe les ronces, les buissons qui me griffent, j'aimerais disparaître au fin fond de la nuit. Le sang me bat aux tempes, je ne suis que folie. Et voilà que je tombe, épuisée par ma fuite. Meurtrie, abîmée, mais bien plus écorchée d'esprit que de corps. J'essaie d'inspirer et tout m'est effort, l'angoisse m'obstrue tant, que je me tiens la gorge. Et je tremble sur les feuilles, en des vagues convulsives, comme une démente qui se voit partir.

Soudain il arrive, traître, sournois. L'assaut est si fort, qu'il me jette à plat, en une mer tourmentée où les membres s'entrechoquent, où je roule et je cabre, le souffle moribond, jusqu'à l'orage final, et les larmes salvatrices. Un regain de sursaut, sous la pluie endeuillée : le spasme agonise, et, me recroquevillant, je pousse enfin le cri. Celui de la peur, celui de la vie, comme l'enfant égaré, d'un tunnel sans sortie.

Alors me vient ce nom, surgissant de l'oubli :

« *LATIFA !* »

— *Chut, Assia...* »

*Des bras protecteurs se referment sur moi, alors que montent en puissance les bruits de bataille, à seulement quelques lieues d'ici. A peine ai-je enfoncé ma tête que la porte s'ouvre violemment, encadrant deux hommes de haute stature, armés de pied en cape.*

*J'étouffe un cri, et me recroqueville. L'étreinte qui me sert se fait plus nerveuse, comme en accord avec le tumulte rageur de la vallée. La voix de l'homme est rude, pressée :*

« *Où est-elle ?* »

— *Ici, seigneur, répond la jeune fille, sortant de l'ombre. N'ai crainte, Assia, me chuchote-elle. Ils sont venus pour toi...* »

*Et, sans un mot de plus, me remet à leur garde.*

*L'étranger m'examine brièvement dessous son casque, et je me fige, petite souris, sous l'aura d'un tel regard. A peine puis-je noter la fermeté de sa poigne, pourtant non dénuée d'attention, ou même l'étrangeté de son blason. Il se relève déjà, fait signe à son écuyer :*

« *Partons ! Nous n'avons que trop tardé.* »

*On m'embarque malgré mes cris, Latifa en retrait, mais un regard du maître me fait taire aussitôt. Malgré les quelques mots d'arabe abâtardi, je devine qu'il n'est point de nos guerriers almohades. Tout comme ses yeux et sa vêtue, vecteurs d'un mot porteur de crainte. Un chevalier franc.*

*Avisant Latifa, sur le pas de la porte, ce dernier l'apostrophe, une bourse en plein vol :*

« *Pour ta peine, femme !* »

*Et, piquant des étriers, lance au galop sa monture. Je ne vois plus rien que la nuit en plein jour, le vent qui nous pousse au plus près des tempêtes, et mon pays qui brûle, se saigne et agonise. L'horizon vacille, et mon cœur avec lui.*

*La raison de tout ceci ? Je ne sais, je ne comprend. Je réalise seulement qu'il est des choses hors de portée des âmes, lorsque celles-ci basculent vers d'autres soleils noirs.*

*16 juillet 1212. Espagne, bataille de Las Navas de Tolosa.*

Mes yeux s'ouvrent soudain, étonnés des branches dansant dans l'air nocturne. J'inspire du fond du cœur, vidée, épuisée, comme qui survit à la tempête. Suis-je possédée ? Je ne sais. Le spectre s'éloigne lentement, peu à peu. Et je frissonne, comme la brise m'effleure, ranimant mes membres raides. La nuit a cette odeur d'humus sur fond d'automne, où chaque craquement est un prélude à l'office, lorsque l'étreinte du vent se confond en baiser, révélant à soi le murmure d'un secret.

Mais, si le démon est vaincu, peut-on crier victoire ? J'aperçois de loin les cohortes de fumée, et son sourire tordu en d'infâmes nuées. Alors je me lève, les poings toujours serrés. Je ne sais si peur est fille de haine, qui de l'une engendre l'autre. Seulement que l'une ne va pas sans l'autre. D'une route cachée, il n'y a plus qu'un gouffre, où seule l'aubade à la nuit reste ma sauvegarde. Approchez, spectateurs, que je vous conte l'histoire !

Tragédie de la vie, que les acteurs qui la guident ! Le monde n'est rien d'autre qu'une scène réversible, où se plaisent à paraître, en profonde catharsis, les grands actes fondateurs de l'humaine comédie. Cela, je l'avais bien compris.

Aussi mon récital débute-il dans les ombres, de celles qu'allument les hommes pour mieux voir l'avenir. 1212, année charnière : Londres est en feu, François d'Assise à Compostelle. L'Europe vibre, frénétique, de son propre théâtre, quand, le 16 juillet, c'est l'entrée en lice, le fin mot du genre héroïco dramatique : ils sont 200 000 sous Muhammad an-Nâsir, 4 fois 50 000 sous la coalition chrétienne. Les uns sont unis sous une même bannière, les autres divisés par nombre de querelles. Et pourtant la journée, qui commence bien mal, s'achève en victoire pour la Reconquista. Où sont les parfums d'antan de ma terre nourricière ? La charogne s'amoncelle sous le même soleil, becquetée de sujets au plumage mortuaire.

Al-Andalus est reine jusque dans le trépas : il faut bien de la musique pour toute fin honorable, celle-ci s'est éteinte dans le fracas des armes.

Ce que dit la chronique ? L'empire almohade expire, fin de la première partie.

*Alors...* Le vent nous pousse au-delà du désert, loin d'Hisn al-Iqab, de ses tombes à ciel ouvert. On parle d'une grande victoire, de Las Navas de Tolosa. C'est que le vainqueur a de droit ce pouvoir, que le changement de nom en lettres de gloire.

Et la péninsule ibérique défile, en triste mélodie, sous le rythme effréné, des fuyants destriers. L'aube est couleurs de cendres, si bien que je m'envole, jusque dans les nuages, et la frontière toute proche.

Nous voici donc en France, bientôt en Languedoc. Toute entrée d'un monde mérite initiation. J'ai dansé dans le sang, la sueur et la mort, aux ailes d'un galop, comme d'un battement de cœur : la transe est pulsation d'une terre primitive. Le chevalier s'arrête, et me fait lors venir : « Ton nom est Cassandre, à partir d'aujourd'hui. »

Il se nomme Conrad, baron de Montferrand. Ce qui l'a mené en ces terres étrangères, il ne le dira pas. Ils étaient des milliers, avec bien d'autres idées, à prendre la croix au devant de l'épée. Le Poitou, la Gascogne, la Provence, l'Aquitaine, ceux-là s'en étaient finalement retournés. Peut-être démotivés par le manque à gagner : Calatrava, qui tomba, n'avait pu être pillée, l'infidèle étant même, en ses murs, épargné.

Le Languedoc, seul, était resté. A sa tête, un nom sinistre, croisement de folie, de fanatisme. L'histoire retient des hommes parfois bien plus que des mots : une rumeur vague, imprécise, surfant sur l'accent inique d'une horreur légitime. Et la peur l'accompagnait, mémoire plus confuse d'une croisade fratricide. Conrad s'en souvenait, de ce jour 1209 : une silhouette cléricale, aux portes d'une cité en flammes. Et ces mots qui surgissent, en sanglants sillons, de la terre putride : « TUEZ-LES TOUS, DIEU RECONNAÎTRA LES SIENS ! ».

Le temps s'était suspendu. Devant les portes de Béziers, Arnaud Amaury, légat du pape, avait parlé.

Il avait cherché autre chose, l'avait perdue chaque fois. Avait fui la bataille contre l'hérésie cathare, se jurant d'abdiquer au combat des doctrines. Ironie du sort ? Trois ans après, il

partait de Tolède. Et les avait retrouvés. Arnaud Amaury, commandant les armées. Et Nadjiba, de sa jeunesse passée.

Sa première croisade, il l'avait faite en Terre Sainte : à peine adoubé, et déjà fait prisonnier. Mais l'Orient est mirage au-delà de l'aurore : les femmes y sont reines sous les voiles du mystère. Captif chevalier, il n'avait pas pensé, qu'une rose puisse avoir raison de l'épée. Nadjiba est son nom, comme un temple secret : c'est au fond du désert qu'il apprit l'art d'aimer.

Le temps passant, sa rançon fut payée. Il avait alors rejoint le Languedoc, après les dérives sur Constantinople. Qu'on ne parle de sacré que l'humaine conscience ! Au nom de Dieu, au nom des rois, il avait déjà, par quatre fois, rallié son bras : sauvait-il réellement son âme, en y joignant sa lame ? Les dates se mouvaient en une danse infernale : 1189 et 1202 avaient nom de croisade ; 1209 se portait contre les Albigeois ; 1212, enfin, chassait les Almohades.

Mais qu'importe le départ, seul compte le final. Et il savait le résultat sans fard : cathares, maures ou orthodoxes, la guerre sainte est femme de loi.

Nul ne savait qui j'étais. On m'avait ramassée quelque part, en terre de combats. Par pitié ou intérêt ? Le seigneur seul eut pu le dire. Il est des secrets, comme le fond d'un puits, où même un cœur endurci, révèle, en son sein, une âme alanguie. De l'Orient à Byzance, il s'était fait aux armes, oubliant, derechef, que la foi est sans haine... Et que si l'amour suscite, dans le cœur, bien des larmes, il engendre, pourtant, dans les ventres, une graine.

Les terreurs passagères du monde matériel, la peste, la famine, l'enfer et la guerre, se fondent aux esprits comme un souffle obscène. Était-ce le passé trouble de mes origines ? J'appris l'art du jonglage aux bouquets de flamme, exorcisant les nuits, doubles et fantasques. De rédemption collective, je me faisais la guide, ignorant quel outrage j'attentais au désir. Car si l'incandescence est, en soi, alchimie, elle engendre à la danse un pouvoir sortilège, embrasant des flammèches où les sens partent en guerre.

Et j'ai continué, d'année en année, même lorsque Conrad s'en fut batailler ; et que sans nouvelles, j'en vins à garder, les ruines du castel comme un feu follet.

L'écuyer Baudoin surveillait mes arrières. Mais que pouvait-il, quand les racontars, d'émerveillement béat, glissent vers l'effroi ? Un soir, le sourire s'est mué en glas ; les doigts se crispant en un signe de croix.

Un Raimond d'autre part revendiquait le fief, instaurant, de ce fait, la chasse aux sorcières. Je vécus, plus sauvage, jusque dans la forêt, quittant l'ermitage en dansante clarté. Avec en mémoire, ce regard d'en face, où, jonglant sur la place, mon cœur prit le large.

Et dans la clairière, le voici qui m'attend, et se fend d'un sourire : « Viens, viens donc », et m'invite, théâtral, d'une main amicale. C'est si nouveau pour moi, que le soleil brille, et qu'un instinct farouche me fait naître petite fille.

Il me prend les poignets, m'amène contre lui. Ses lèvres sont humides, mais l'étreinte solide. Onfroi est son nom, *et vous donc, ma mie ?* La croix templière orne son blanc mantel ; chevalier de passage, il rejoint ses pairs.

Un frisson m'effleure, comme la brise passe. Est-ce l'effet du vent, ou bien une menace ? Une lueur brille dans ses yeux de soldat, caressant mon visage, comme on apprivoise. Ses hanches communiquent un troublant message, comme la poigne lascive prend son avantage. Il m'embrasse de nouveau, me murmure à l'oreille : « Sois sage, et il ne te sera fait aucun mal ici

bas... », si doucement que mes sens font des étincelles, alors qu'il me fait choir nonchalamment dans l'herbe.

Les nuages passent dans le ciel automnal, comme sa bouche se referme sur la mienne en suspens, et que des mains expertes dans les arts charnels, ne fassent naître du bas-ventre une brûlure allègre.

Je sens la terre, l'humus et la vie, comme je m'abandonne à l'amour ingénu. Le désir est lumière au fin fond des ténèbres, pour qui en jouit, innocente et rebelle. Mais voilà que le sien se fait plus pressant, comme un loup affamé sa proie enivrante. Mon corps fait défense au belligérant, lequel s'arrête, de surcroît, en riant :

« La petite succube joue les effarouchées ? La plaisante vérité ! Holà compagnons, que dites-vous de ça ? La dame se refuse à des gages plus poussés ! Ne suis-je pas en droit de réclamer ma part ? Pour sûr, les païennes sont mal éduquées ! »

Et soudain dans les rires, et autres dires salaces, on déchire ma chemise, et s'empare de mes bras. *Un choc.*

« Fuis, Cassandre ! Fuis ! »

Baudoin me dégage, une masse dans chaque main, faisant face aux armes d'aguerris moines soldats. *Et je cours...* Tout est flou... *Des bruits de ferraille...* Un râle plus qu'un cri, je trébuche, me retourne... Ils sont trois contre lui, à le fouler au sol. Et autant à s'échoir en des serres rapaces, sur mes jambes qu'on écarte, dans une joute cannibale.

La nuit tombe à chaque coup de glaive, comme les oiseaux fuient à chacun de mes cris. Mon antre se déchire dans un paroxysme, et je gis, effeuillée, de pulsions archaïques. Egérie fatale, ne suis-je pas une offense ? Ma ceinture qui tombe donne la récompense. Les corbeaux, eux, s'attroupent, forniquant ma chair, dans l'ombre protectrice d'une croix vermeille.

Un dernier ébat, au rythme insatiable : c'est Onfroï qui se penche, et, cyniquement, impose à mes lèvres des caresses futiles, mes hanches efforcées en une danse lubrique :

« Merci ma petite fille, j'avais grand appétit. »

Ils se lèvent et repartent, le ventre comblé, à Raimond demander l'hospitalité. Certains étonnés de mon fleuve sacrilège, comme il se mêle au sang de l'ami terrassé. Après tout, ne suis-je pas pécheresse ? Les femmes honnêtes ne se promènent jamais seule et la tête découverte.

La défloration est acte transversal : on en sort par le haut, ou bien par le bas. Mais quand déshonneur, il s'immisce, bestial, je suis louve en miroir, sans lueur cette nuit là.

*Je cours, je fuis, à en perdre haleine.* Affronter Lucifer, se garder des tempêtes... J'étais symbole solaire à m'en brûler les ailes. Comme cette nuit solitude, où la femme éperdue en appelle à la lune. Alors je suis debout, dissimulant la braise, des brassées d'herbes sèches encerclant le castel.

Le monde changera-t-il, je ne sais. Je sais que la peur s'insère dans chaque cœur, que les hommes, toujours, s'y laissent emporter, que la haine n'a de garde à s'éteindre avant l'heure. L'An Mil a ses craintes comme autant de coins d'ombre, où je veille, idolâtre, dans une croix oriflamme. Car les élans qui consomment, ne purifient-ils pas, les souillures d'outre-tombe aux méfaits les plus bas ?

Mais le diable sait bien ce qu'il trame dans le soir, quand la mort nous sourit par le biais d'anges noirs. Regarde-moi Raimond, et contemple ton destin, Lilith à la serre et la torche dans la main. J'ai porté du rouge, et de la passion, ignorant que le cœur bat au rythme du sang. La revanche est amère, sent le souffre, la misère. C'est bien un théâtre, et ceci est mon acte :

comprend donc ce geste d'un mouvement de fumée, du rideau qui se ferme, comme il a commencé.

Assia ou Cassandre, bacchanale ou muse fantasque, je ne suis rien d'autre qu'une flamme qui danse, vacillante... *et qui bascule.*